



D.R.

L'École polytechnique, où la science rejoint l'armée, est dénoncée par R. Godement.

cer inlassablement les risques de collusion de la science et de la guerre. Ainsi met-il constamment les jeunes mathématiciens en garde contre toute récupération par les institutions militaires ; une postface de 90 pages est consacrée à l'analyse de nombreux exemples de telles collusions, et de leur implications, constatées ou déduites, dans les monstrueux désastres de notre siècle.

Revenons au fond de cette complainte. Même si, à coup sûr, R. Godement s'en défendrait, c'est la complainte du repli français, lequel se poursuit inexorablement depuis au moins 1830. Certes, l'auteur raille et fustige vertement le «nationalisme à couper au couteau» de Charles de Gaulle, qui entendait n'utiliser l'Europe «comme un levier d'Archimède» que «pour rendre à la France la place qu'elle a perdue depuis Waterloo : la première». Toutefois, la critique est terriblement affaiblie par l'interminable justification qui la suit : l'auteur n'a de cesse de prouver que non, la France n'a pas retrouvé cette première place, même quand on le croit (il donne, entre autres, pour les dénigrer, les exemples de la fusée *Diamant* et de la bombe H française). Ce qui tend à prouver que l'auteur n'aurait plus rien à critiquer si la France avait vraiment retrouvé la première place. Autrement dit, qu'il le veuille ou non, R. Godement souffre tout autant que De Gaulle du repli français, et c'est, au fond, pour cette raison qu'il dénonce partout, avec une ironie aussi mordante que drôle, la «bêtise au front de taureau» de nos soi-disant élites, qu'il nous montre cruellement, dans leurs œuvres et dans leurs pompes, toujours plus arrogantes jusque dans leurs échecs répétés.

Parlons-en un peu, et commençons par l'École polytechnique. L'auteur ne rappelle pas sa devise : «Pour la patrie, la

science et la gloire.» P. Gabriel la cite, et là où R. Godement nous donne sa définition bourrue vue précédemment, P. Gabriel va plus loin et explicite la vraie critique qui blesse et qui fut reprise à sa manière par Laurent Schwartz : «En vérité, ce qui se murmurait, c'est que des trois termes de la devise, il a été tôt renoncé au deuxième, et en quarante ans, de 1830 à 1870, le flambeau de la science était passé de Polytechnique à Göttingen.» L'un des poisons que ce repli a instillés chez les intellectuels français, c'est un malthusianisme sur fond de désespoir. Depuis Baire, qui voulait en finir avec un «rasoir, rasoïr», jusqu'au suicide d'un de nos meilleurs mathématiciens (Michel Lazard, qui m'avait fait part de sa désespérance), ce malthusianisme se traduit par le culte de la performance avec valorisation de quelques génies et, d'un autre côté, par un brutal message de désespoir à la communauté mathématique «de base», qui, pourtant, ne demande qu'à vivre : pas de postes, pas de vraie carrière, pas de salaire décent avant 45 ans, une place pour plus de 100 candidats accordée chichement... Certes, il y a beaucoup d'étudiants dans nos universités, et parler de malthusianisme semble un paradoxe, mais il a cours dans l'Université française.

Les médaillés Field savent bien que, seuls sur une île pendant 27 ans, tels des Robinson Crusoé, ils n'auraient probablement rien produit. Il ne suffit pas de gagner la coupe mondiale de football de temps en temps pour résoudre les problèmes de santé publique, avoir une jeunesse saine disposant de salles de gymnastique et de piscines olympiques dans chaque lycée. Tout le problème est là : je ne connais que deux mathématiciens qui ont posé la question en termes voisins, qui ont secoué un peu

le joug malthusien. Ce sont L. Schwartz et Alexandre Grothendieck. En 1968, ce dernier avait rédigé une sorte de samizdat qui a circulé de-ci, de-là pendant deux ans. Il s'était livré à une passionnante réflexion sur l'enseignement à l'Université. Il exposait que, puisqu'il n'y aurait jamais plus de 10 ou 20 génies par an, il fallait employer les autres à enseigner, en les respectant comme il se doit, et en leur offrant des carrières aussi dignes qu'aux autres, car ils étaient la garantie du vivier sans lequel on se condamne à se contenter d'un génie de temps en temps.

Quant à L. Schwartz, il lui avait été commandé un rapport sur l'état de l'enseignement en France. Ce rapport, paru en 1983, était sérieux, honnête, documenté, mais, comme il contenait le mot fatidique, «sélection», il fut enterré. L. Schwartz fut publiquement accusé par un représentant syndical d'être un «sélectionneur», un «élitiste attardé», voire un «fasciste».

Notre histoire contemporaine nous a légué ce système bancal, la dichotomie Université/Grandes Écoles. Les bons étudiants continuent de fréquenter les classes de préparation à ces écoles, ce qui est dramatique pour l'Université. Les professeurs de classes préparatoires sont rattachés aux lycées et, donc, déconnectés de l'Université. Cela leur fit du tort, mais les choses ont changé. Trop d'universitaires vivent sur des idées totalement dépassées et ignorent les immenses progrès réalisés dans l'enseignement des mathématiques dans ces classes. La crise aidant, elles ont été revivifiées par de nombreux jeunes normaliens à qui l'Université n'a offert qu'un horizon bouché. Ils ont apporté un sang neuf et entretiennent le vivier précédemment mentionné. Leur revue (la *Revue de Maths Spé*) n'est peut-être pas les *Math. Annalen*, mais on y trouve des articles d'une haute tenue. Les professeurs des classes préparatoires maîtrisent à merveille l'outil informatique. Ils ont pourtant été snobés, ignorés, voire méprisés, jalouxés, mais ils continuent leur mission en s'organisant.

Sachons réformer ce système avec doigté : «l'avarice perd tout en voulant tout gagner», et il n'est rien de bon sans un minimum d'enthousiasme et d'ouverture sur autrui.

Jean-Marie ARNAUDIÈS

La liste de tous les livres reçus en service de presse par la rédaction de *Pour la Science* est donnée sur notre site Internet, à l'adresse :

<http://www.pourlascience.com>